

Incroyable

Je me réveillai ce matin-là par les rayons du soleil chaleureux, comme une princesse. A travers la fenêtre grande ouverte, j'entendais les gazouillements des oiseaux qui peuplaient les arbres à côté de la maison, me mettant de suite de bonne humeur. Aujourd'hui était un nouveau jour, je le sentais. Observant la place libre à côté, je passai délicatement ma main sur l'oreiller et m'aperçut qu'il était aussi froid qu'une pierre. Cela devait faire un moment que mon mari était parti.

Alors, tout doucement, je me levai du matelas, étirant mes bras endoloris le plus haut que je pouvais, sentant que ma tête lourde vacillait encore à cause des ébats de la nuit dernière. Il fallait avouer qu'il ne m'avait pas laissé dormir ! Mon médecin m'avait justement prescrit des somnifères pour que je puisse me reposer la nuit mais, rien à faire, je m'obstinais à vouloir rester éveiller pour profiter chaque seconde avec mon mari. J'étais peut-être têtue mais surtout, profondément amoureuse.

Je m'approchai lentement de la salle de bain, contournant les quelques objets qui jonchaient le sol et m'affairai à me préparer pour la journée qui s'annonçait radieuse. J'avais toute la matinée pour faire des emplettes et justement, mon chéri m'a fait un virement juste avant son départ. Il ne ratait pas une occasion pour me combler avec sa richesse.

Je n'avais pas vraiment à me plaindre de lui, ce serait même hypocrite après avoir entendu un nombre incalculable de personnes dire à quel point c'était un homme formidable. Mon mari était différent de tous les hommes. Lui, il me chérissait à ma juste valeur. Il ne se passait pas une journée sans qu'il se vante de ma beauté auprès de chaque personne qu'il croisait. En même temps, quel homme ne rêverait pas d'avoir une épouse aussi bien formée que moi ?

Face au miroir, je me rinçai le visage et brossai mes longs cheveux soyeux que mon chéri aimait tant laisser glisser entre ses doigts. Puis, j'ouvris mon placard et décalai ma boîte à médicament pour sortir l'arme de prédilection de la femme, celle qui m'aidait quotidiennement : le maquillage. Mon graal.

Alors, à quoi devais-je donc ressembler pour qu'on m'aime ?

Une fois le pinceau en main, je le laissai me guider pour donner une réponse à cette question en peignant mon corps des plus belles couleurs.

Une couche pour cacher ma fatigue quotidienne. Qu'est-ce que c'était dur d'être une épouse parfaite !

Une deuxième couche pour enfouir mon cœur.

Une troisième couche pour pouvoir m'exprimer librement.

Une quatrième couche pour me donner confiance.

Et une cinquième couche pour m'embellir dans le regard des autres.

Une fois terminée, je contemplais un long moment mon reflet essayant de voir si je serais passé à côté de la moindre petite tâche et évidemment, il n'y avait rien à redire.

Parfaite, comme toujours.

Voilà. J'étais enfin prête.

La journée allait maintenant pouvoir commencer.

J'enfilais la belle robe moulante que mon mari m'avait offerte la dernière fois qu'on était allé au restaurant sans oublier les bijoux qu'il m'avait laissé choisir, même si je pensai éviter de mettre quoique ce soit autour de mon cou pour quelques jours à cause de certains bleus. C'était fou, il me gâtait pour toutes sortes d'excuses ! C'était à se demander s'il n'était pas dans mon esprit tellement ses cadeaux me plaisaient.

Je pris mon sac à main et sortis de la maison en la fermant d'un geste derrière moi, déjà la tête haute. C'était simple, personne ne pouvait m'approcher tellement ma présence se faisait écrasante.

J'étais sa femme après tout.

Je pris ma voiture et passai au centre-ville pour m'acheter tout ce dont je voulais. Un pas après l'autre, je passai de boutique en boutique, ne me privant rien de ce qui me donnait envie. Je n'avais pas besoin de comprendre pourquoi, je savais au fond de moi qu'il fallait que je dépense tout ce que cette petite carte métallique pouvait m'offrir. Vêtements, bijoux, accessoires, décorations,... rien ne devait me manquer. A quoi servait l'argent si ce n'était pas pour le dépenser ?

Alors que j'avais, j'entendis derrière moi, ces chuchotements qui me suivaient depuis mon plus jeune âge. Rien de nouveau puisque c'était toujours les mêmes discours : des remarques allant de mon apparence à ma manière d'être.

J'avais envie de vomir à chaque fois que j'entendais les femmes critiquer chacun de mes comportements et en même temps, leurs mots me permettaient de m'assurer de mon statut. J'étais au-dessus d'eux, au-dessus de toute cette envie qui débordait de leur corps. J'étais celle qui réussissait dans la vie et que tout le monde enviait.

J'étais incroyable, contrairement à eux. Voilà ce qui me séparait de ce monde.

Avant de partir, je me retournai vers ce jeunes demoiselles et me permit trois petits mots juste pour les éduquer :

«Envier, c'est mal.»

J'ajoutai à cette phrase un sourire aussi beau que chaque parcelle de mon visage puis les laissai seules, se terrer dans leur honte. J'étais hautaine ? Et alors ?

Malgré tout, l'envie ne s'entendait pas seulement mais s'observait également. Je pouvais voir dans tous les coins les femmes me juger de la tête aux pieds et les hommes me fixer par leurs regards affamés. Si mon mari avait été là, il aurait adoré assister au spectacle. Il aimait l'idée que la sculpture artistique que j'étais lui appartienne.

Une fois mes achats terminés, j'allai directement à mon lieu de travail, terminer les quelques papiers qu'il me restait avant de profiter de mon week-end. Puisque j'avais bien avancé hier, peut-être que j'allais préparer quelque chose au four avant que mon chéri rentre ?

Sans que je sache comment, le temps défila à toute vitesse. La paperasse s'était enchaînée, tous mes retards s'étaient accumulés et j'ai à peine eu le temps de dire «ouf» qu'il ne restait plus qu'une demi-heure avant qu'il rentre. Ne tardant pas plus, j'enfouissais tout dans mon tiroir, jetant les petites boîtes qui traînaient, avant de quitter ce bureau où j'aimais tant m'enfermer. Je sortis rapidement de l'endroit, ne prenant pas la peine de saluer quiconque qui pourrait me retenir inutilement et descendis aussi rapidement que possible les étages me séparant du sous-sol.

Je courais à moitié jusqu'à ma voiture et ne ménageais pas mes efforts pour arriver à l'heure, grillant près de la moitié des feux sur la route. De toute façon, j'avais déjà eu un accident et je pouvais déclarer sans avoir honte que l'hospitalisation ne me dérangeait pas. Elle était même plutôt libératrice, je dirais. Je demandais toujours de l'attention, c'était ainsi. J'étais égoïste après tout.

Une fois arrivée devant chez moi, je mis ma voiture juste à côté de l'entrée et accourus comme je pouvais jusqu'à l'intérieur. Je jetai un coup d'œil à ma montre puis, soufflai de soulagement à sa vue, en haut des escaliers. J'avais huit minutes avant que mon mari ferme sa boutique. Parfait, j'allais pouvoir me démaquiller et peut-être cuisiner-...

Soudain, une migraine commença à apparaître m'obligeant à me plier en deux et ce fut à ce moment que je m'aperçus que la porte de l'entrée était déjà ouverte. Aujourd'hui n'était finalement pas un nouveau jour. Encore.

J'entrouvis à peine le battant que j'entendis sa voix de l'autre côté :

« Mon coeur ? »

Quelle douceur...

Je fermis tout doucement la porte, sans laisser sortir le moindre grincement pouvant le déranger toutefois, il s'approcha de moi dès que la maison fut close. Je sentais sur mon dos son regard, même son odeur arrivait à traverser mon nuage de parfum. J'entendais le tic-tac de sa montre alors même qu'il était à deux mètres de moi, me rappelant irrémédiablement la nuit où ses mains s'étaient lourdement appuyées sur mon cou.

Tic-tac Tic-tac Tic-tac

Un son que je pensais être le dernier que j'allais entendre de ma vie. Je pouvais presque sentir ma trachée se comprimer, mon souffle se couper entièrement et ses gros doigts rigides presser de plus en plus fort... J'allais devenir folle.

Je me retournai et gardai le visage baissé pour aller directement dans la salle de bain mais, il me retint par le bras et me força à le regarder de face.

«C'est toi?», me murmura-t-il comme s'il avait vraiment du mal à me reconnaître.

Il aimait toujours rire de mes transformations après le maquillage, c'était sa manière de montrer à quel point il me préférait naturellement. Quelques fois, il aimait que j'utilise ce filtre, d'autres fois il avait du mal. Cette fois-ci, je devais déduire qu'il haïssait ce à quoi je ressemblais.

Sa belle mâchoire se crispa, laissant apercevoir également une veine sur son front. Qu'est-ce qu'il était beau...

«Je m'en doutais», commença-t-il dans un long souffle, «Encore toute cette peinture sur ta face. C'est pour qui tout ça ? Ton amant ? »

Est-ce que je pouvais dire contrairement à lui, je ne pouvais pas être belle sans ces dessins ? Ou lui avouer qu'il pouvait envier les autres hommes mais, dans tous les cas, il était le seul à qui j'appartenais ? Avait-il oublié qu'on s'était promis l'un à l'autre jusqu'à notre mort ?

Finalement, à quoi devais-je donc ressembler pour qu'on m'aime ?

Il attendait une réponse et avant même qu'elle ne sorte de ma bouche, il passa ses doigts sur mes longs cheveux soyeux pour m'abattre au sol.

Alors, mon mari reprit ce cycle pour me chérir encore une fois à ma juste valeur.

Un premier coup me rendit muette.

Un deuxième coup me déroba toute mon assurance

Un troisième coup m'arracha les cris que j'enfouissais.

Un quatrième coup brisa mon cœur qui ne cherchait plus à être comblé.

Et malgré toutes mes prières un dernier coup arriva me défigurant jusqu'à ne plus me reconnaître.

Ma tête se cognait sur tous les murs que je croisais, mon corps entier était griffé, laissant seulement les parties visibles en dehors de ma robe intactes. Il savait autant que moi que dans tous les cas, j'allais le pardonner, dès qu'il allait m'offrir ces cadeaux que je haïssais tant avoir. Comme toujours, il allait me priver de rien de ce qui me donnait envie.

Puis, le lendemain, je me lèverai aux aurores pour revoir la scène et trembler alors même qu'il n'était plus dans la pièce. Je me remettrai dans mon petit coin et me répèterai encore et encore que tout allait bien, qu'il ne pouvait plus m'approcher. Mais, son ombre, cette chose terrifiante restera encore terrée en moi, ici-même, comme si elle attendait jusqu'où je pouvais aller dans ma folie.

Malgré toute la peur qu'il m'inspirait, une partie de moi voudra revoir mon mari en face de moi, une partie qui me disait que peut-être j'aurai la réponse à ma question. Peut-être même que je l'avais déjà.

A quoi devais-je ressembler pour qu'on m'aime ?

De toutes celles que j'ai dû devenir pour lui allant de la femme forte à la muse servant de souffre-douleur, celle que j'étais actuellement était peut-être celle qu'il aurait voulu aimer. Peut-être bien qu'il ne voulait tout simplement que d'une femme brisée entre ses bras.

Qui sait... De toute façon, comme il l'avait si bien écrit sur sa pierre tombale, ma seule qualité était bien mon «incroyable beauté» et rien d'autre.

1846 mots

